

25-1^o Biff.

5-

RECHERCHES
 SUR LES CAUSES DE LA COLIQUE
 DE MADRID,

PAR ALEX. FR. AULAGNIER,

Docteur en médecine de l'ancienne Université de Montpellier, Chevalier de l'Ordre Royal d'Espagne, Médecin Ord.^{re} de S. M., Médecin en chef de l'Hôpital Militaire de la Garde Royale, ancien Médecin de l'Armée d'Italie et des Hôpitaux Militaires de Marseille, Membre correspondant de l'Académie de Médecine de Paris, de celle de Madrid, de celle des sciences et arts de Marseille, de l'institut de santé et de salubrité du Gard, &c.

„Quisquis ad urbem sibi ignotam pervenerit, ejus situm
 >considerare oportet, quomodo et ad ventos et ad solis ortum
 >jaceat. Hec autem quam optime advertenda sunt.
 »Hip. de aeribus, aquis et locis.”

A MADRID.
 CHEZ DENNÉ, LIBRAIRE DE S. M. C.
 CALLE DE ALCALÁ, CASA DE TORRECILLA,

A PARIS
 CHEZ LE MEME, RUE PAPILLON, N.^o 4.
 AN 1811.



1024577

HOC QUANTULUMCUNQUE OPUSCULUM,

VIRO EXIMIO

BARONI DE CORVISART,

IN ARTE HIPPOCRATICA

PRÆCELLENTI,

MAGNI NAPOLEONIS, GALLORUM IMPERATORIS

ITALIÆQUE REGIS

ARCHIATRO,

LEGIONIS HONORIS DUCI,

ORDINIS HOLLANDIÆ COMMENDATORI,

MEDICINÆ FACULTATIS PARIENSIS

PROFESSORI HONORARIO,

EJUSDEM URBIS NOSOCOMII CHARITATIS

PRIMARIO MEDICO, &c. &c.

INGENIO. DOCTRINA. OPERIBUS. FAMA.

ILLUSTRI.

D. V. C.

Offerebat Matrini
24 mensis januarii,
ann. 1811.

AULAGNIER.

IL n'est que trop vrai cet adage qui dit : que la nature humaine est bien malheureuse, puisqu'il n'est pas une seule de ses parties qui soit exempte de maladie. Dans le nombre de ces parties aucune n'y est plus exposée que l'estomac et les intestins; parce qu'ils sont, pour ainsi dire, la sentine du corps humain : aussi est-ce dans ces viscères que se forment les nausées, le hocquet, les rots, le vomissement, la diarrhée, la dyssenterie, le cholera morbus, le flux cœliaque, diverses coliques, stercorales, venteuses, bilieuses, pituiteuses, &c. celle du Poitou et enfin celle dont je vais parler qui a avec cette dernière une très grande analogie.

Sic placuit superis, quærere plura nefas.

I.

Le nom *d'entripado* qui veut dire, en espagnol, douleur d'entrailles, est donné dans la nouvelle Castille à la colique dont il va être question. C'est mal à propos que le docteur *Thierry*, dans son ouvrage intitulé *Observations de Physique et de Médecine, faites en divers lieux de l'Espagne*, dit qu'on ne l'appèle ainsi, que lorsque la maladie prend un caractère tellement violent qu'elle occasionne les plus fortes convulsions.

II.

On pourrait sans doute lui donner un nom plus convenable que celui de colique; mais je crois devoir lui conserver son ancienne dénomination.

III.

La colique de Madrid attaque dans toutes les saisons, elle n'épargne aucun sexe: cependant les enfans et les jeunes gens y sont moins exposés que les autres âges. Les personnes dont l'estomac et les intestins sont affaiblis, délicats et très irritables, y sont le plus disposées. Cette affection

est sans doute d'autant plus commune à l'âge viril que les maladies du bas ventre sont plus fréquentes à cet âge, comme celles de la tête sont plus particulières à l'enfance et celles de la poitrine à l'adolescence.

IV.

Sans parler ici de la suppression de l'insensible transpiration produite par les fréquentes et brusques variations de l'atmosphère, que nous verrons être une des causes occasionnelles la plus ordinaire de cette colique, elle peut survenir après des excès commis dans la manière de vivre, ou être la suite de l'usage inconsidéré de substances métalliques. On l'a vu résulter de l'emploi de remèdes mal administrés; ainsi, par exemple, les frictions mercurielles données trop long-temps ou à des doses trop fortes, disposant, surtout dans les pays chauds, aux affections bilieuses et à des douleurs assés semblables à celles du rhumatisme, ont été dans plusieurs cas suivies de coliques qui présentaient tous les caractères de celle qu'on observe à Madrid. Enfin l'usage des purgatifs drastiques peut de même l'occasionner.

V.

Cette maladie se renouvelle facilement; aussi les personnes qui l'ont déjà éprouvée en sont elles plus ordinairement atteintes de nouveau: c'est ce que malheureusement on voit tous les jours. Je donne mes soins à un jeune cheveu-léger de la garde de S. M. qui m'a assuré être pris de cette affection à peu près tous les trois ou quatre mois. Ce militaire est d'un tempérament bilieux et très irritable qui le dispose éminemment à la contracter.

VI.

Cette colique se termine très rarement par la mort: le plus ordinairement c'est la paralysie des extrémités qui y mêt fin. ⁽¹⁾

(1) M.^r de *Barthés* observe, qu'il n'est point de maladie où la sympathie particulière entre des organes qui n'ont aucun rapport sensible soit marquée d'une manière plus constante et plus digne d'attention que dans la paralysie des extrémités qui survient à certaines coliques. Toutes les théories, dit-il, font regarder cette paralysie comme étant produite par la sympathie qu'ont les nerfs des intestins avec ceux des extrémités; mais je pense, ajoute-t-il, que le résultat le plus simple possible des faits concernant cette paralysie est, qu'elle doit être regardée seulement

VII.

La colique attaque brusquement et d'une manière violente, ou est annoncée par les symptômes suivants: quelque fois la bouche est amère et alors la langue est recouverte d'un limon jaune. D'autres fois elle est blanche, humectée, le malade éprouve du dégoût pour les alimens; il est constipé, il ressent des douleurs et des tiraillements dans le ventre: il a des nausées; il y a tension et pesanteur dans la région épigastrique. A ces symptômes succèdent bientôt de fortes douleurs aux hypocondres, surtout à l'hypocondre droit. Ces douleurs deviennent tellement vives, que le malade est contraint à rester courbé; souvent aussi il ne peut se tenir dans aucune position. L'estomac est considérablement gonflé par des vents que le malade ne peut rendre: enfin, les douleurs deviennent fortes, au point qu'il semble que les entrailles

comme une affection qui correspond (avec des variations dans les différents sujets) à tel ou tel degré de la colique, dont la cause n'est point resoute ou ne l'est qu'imparfaitement.

vont se déchirer ; les nausées se font de nouveau sentir et sont suivies de vomissemens de matières jaunes , vertes , amères , porracées , de diverses couleurs : ce que l'on vomit est le plus souvent tellement acide , que le pavé en est attaqué et que les vases d'argent en sont noircis. On remarque assés souvent une légère couleur ictérique dans les yeux du malade : j'ai même observé parfois une teinte jaune , assés légère à la vérité , sur toute l'habitude du corps.

VIII.

Le soulagement que le vomissement procure est de peu de durée : car bientôt après le malade vomit de nouveau et presque sans relâche. Le ventre se retire considérablement vers l'épine du dos. ⁽²⁾ Les douleurs se font parfois sentir jusqu'à l'ou-

(2) Le D.^r *Espiaud* mon ami a cru sentir , en portant la main sur le bas ventre des portions d'intestins durcies , opposant une résistance considérable qu'on eut pu prendre pour quelque vice organique. La présence des matières épaissies et arrêtées dans le trajet , ou plutôt la contraction spasmodique des parois des intestins , expliquent sans doute ce phénomène , qui a duré long-temps chez un Capitaine de la garde Royale auquel il donna ses soins.

verture supérieure de l'estomac ; d'autres fois elles se concentrent autour du nombril ; mais il est très rare que dans les commencemens de la maladie la douleur dépasse la région épigastrique : ce qui , d'après *Hippocrate* , serait un signe très favorable. Le ventre semble être fortement serré par le milieu et le malade se plaint d'y ressentir comme une barre ou forte constriction. Les douleurs se portent enfin jusques dans les extrémités tant supérieures qu'inférieures ; parfois elles affectent les testicules qui se retirent vers l'anneau inguinal ; elles se portent aussi tantôt à la tête , tantôt à la poitrine ; d'autres fois elles sont si générales , qu'on croirait le malade atteint d'un rhumatisme de tout le corps. Si ces douleurs cessent tout à coup , on se croit guéri ; mais elles ne tardent pas à se faire sentir de nouveau et même d'une manière beaucoup plus violente qu'auparavant. Le ventre devient tellement sensible , qu'il est impossible d'y toucher et d'appliquer par dessus quoi que ce soit. L'état de spasme s'étend jusqu'à la vessie ; ce n'est pas seulement le sphincter de la vessie , mais bien le corps

de ce viscère et les reins eux mêmes qui sont affectés ; ce qui donne lieu à la suppression des urines. On remarque généralement une forte sympathie entre les organes voisins qui sont étroitement liés par un tissu intermédiaire ; ainsi la vessie et les intestins sympathisent au point que dans les douleurs fortes des intestins l'urine s'arrête : *In diris ventris cruciatibus urina sistitur*, dit *Rega*, de *sympathiâ*. Quelquefois elles coulent goutte à goutte, elles sont rouges, brulantes, parfois jaunes. Cet état cesse en même-temps que les douleurs, et alors les urines reprennent leur cours ordinaire : le plus souvent aussi, comme l'observe *Pison*, *urina est cum sedimento lateritio, quale in febris intermittenibus, remittentibus, &c.*

IX.

Plus le vomissement est opiniâtre, plus les douleurs deviennent aigües, la constipation grande et difficile à vaincre : alors le malade se roule par terre, il se désespère, il ne peut rester dans aucune position, il pousse des cris, des hurlemens : *Horribile visu spectaculum*, dit *Strack*.

Cet état violent dure plus ou moins de temps ⁽³⁾ ; enfin on observe le plus souvent une très-grande faiblesse dans les extrémités inférieures : aussi la paralysie affecte-t-elle plus particulièrement ces parties, parce qu'elles ont été plutôt et plus affaiblies que les autres.

(3) Voici en partie la description que *Dubois* a fait de la colique des potiers : on verra une très-grande analogie de symptômes avec ceux de la colique que je décris. Je la transcris en latin, parce qu'il serait impossible de la rendre en français dans le même lachisme. Ceux qui voudront la lire en entier la trouveront dans le 3.^e volume de Thèses de M.^r de *Haller*.

» Non rubet, non sitit, non ardet, non delirat,
 » non febrit. Pulsus à sano parum discrepat. Lingua
 » non fusca, non atra, non aspera, sed tantum sub-
 » dura. Inflammationis suspicio nulla est : nec tamen
 » res est in tuto : atrocissimis tormentis excruciat
 » Æger : timide, interrupte et laboriose spiritum du-
 » cit, suspirat, gemit, clamat, vociferatur, fremit.
 » alvus adstrictissima, non ita dolor ventris ambitu
 » circumscribitur, quin ad pectus et caput aliquando
 » ad manus et brachia sæpe, ad crura pedesque sæ-
 » pius, ad femora ut plurimum excurrat. Nunc mem-
 » bra, tamquam icta fulmine, cubili affixa hærent,
 » nunc convulsionibus agitata huc, illuc versantur : nec
 » ullus qui levet somnus, nec ulla soletur quies, &c."

Une chose étonnante, d'après tous les symptômes que je viens de rapporter, c'est que le pouls ne s'éloigne guère de son état naturel : cependant j'ai quelquefois observé des variations produites sans doute, par la violence et la continuité des douleurs extrêmement aiguës qu'éprouve le malade. Un médecin distingué de Madrid assure avoir observé qu'au moment où la maladie tend à sa fin, le pouls s'accélère et qu'à l'instant où les douleurs sont sur le point de se calmer, il survient un mouvement fébrile avec un *pouls réglé* : il ajoute que cet état dure plus de trente heures et qu'il est terminé par une sueur abondante. Je n'ai point, je l'avoue, constamment remarqué ces sueurs critiques chez les personnes que j'ai eu à traiter de cette colique : mais j'ai vu que la terminaison de cette maladie avait lieu tantôt par cette excretion, d'autrefois par des urines abondantes, rarement par des déjections alvines; enfin le plus ordinairement cette colique se termine sans aucune crise apparente.

Dans le cours de la maladie il survient des changemens, qui dépendent non seulement des diverses causes qui l'ont produite, mais encore qui tiennent à *L'idiosyncrasie* (4), à l'irritabilité plus ou moins

(4) On a appelé *idiosyncrasie* le tempérament individuel ou propre de chaque homme. Ce tempérament ne peut nous être connu que par approximation. Cette étude, dit le chancelier *Barthés* embrasse des objets trop divers et trop compliqués, pour que sa perfection, qui serait infiniment importante à la pratique de l'art de guérir, ne soit pas au-dessus des forces de l'esprit humain. C'est ce que *Galien* a senti lorsqu'il a dit, » que la connaissance parfaite des » *idiosyncrasies* l'égalerait à Esculape; et que *Vallesius* a exprimé d'une manière analogue, en disant, » que cette connaissance suppose les lumières d'une » nature angélique".

Zimmermann a recueilli beaucoup de bizarreries sur *l'idiosyncrasie* et l'on pourrait en ajouter plusieurs autres.

M.^r *Gaubius* a vu un homme à qui les yeux d'écrevisses causaient des symptômes presque aussi graves que s'il avait pris de l'arsenic.

M.^r de *Haen* a traité un malade attaqué d'une gangrène dont les progrès étoient arrêtés quand il prenait le quinquina en décoction et ne pouvaient l'être lorsqu'il prenait ce remède en poudre, &c.

prononcée du sujet. Ainsi, par exemple, on a vu, et j'en ai été témoin moi même, survenir au milieu des plus vives douleurs des syncopes effrayantes avec un délire furieux, qui se succédaient et se prolongeaient pendant plusieurs heures. L'on a vu se manifester une véritable *enterite* ⁽⁵⁾ avec délire, convulsions, &c. D'autresfois, mais rarement, une fièvre lente jette le malade dans le marasme et le conduit enfin à la mort. C'est ce qui j'ai eu occasion d'observer dans l'hôpital militaire de la Garde de S. M. C.

XII.

Si le malade marche avant son entier rétablissement, il éprouve une espèce

(5) C'est le nom qu'on donne à l'inflammation des intestins, qui très souvent entraîne celle de l'*épiploon*.

Cette inflammation est toujours accompagnée de douleurs constantes et quelquefois cuisantes. Le bas ventre devient plus douloureux par la pression. Le malade est ordinairement constipé et rend, souvent par le vomissement les alimens et les boissons quelque temps après les avoir pris. La maladie se distingue de la simple colique par la fièvre. Le pouls est ordinairement petit mais dur. La chaleur des extrémités n'est point considérable.

de gonflement et une douleur sourde vers la région épigastrique. L'estomac se gonfle considérablement lorsqu'il reçoit des alimens.

XIII.

On remarque en général dans cette colique, qu'à la suite de grandes souffrances, les yeux deviennent caves, fixes et la face *hipocratique*; ce qui cependant n'est pas toujours vrai, car j'ai vu dans les plus fortes douleurs le visage presque dans son état naturel, aussi bien qu'après et pendant les syncopes. On a vu des malades devenir *aphoniaques*, ce qui, selon *Baglivi*, est assés souvent dans cette maladie l'avant-coureur de convulsions. *Strack* dit avoir observé dans la colique l'extinction de voix durer environ deux ans. Enfin la perte de la vue a eu lieu sans que les yeux parussent être obscurcis.

XIV.

Si, comme on l'a observé, un vomissement de matières stercorales accompagné de sueurs froides survient, le pronostic est dans ce cas le plus souvent mortel.

XV. La paralysie qui vient à la suite de la colique dont je parle, doit être distinguée de celle que produit l'apoplexie, en ce que la première arrive par gradation et l'autre subitement.

XVI.

Si la paralysie cesse tout à coup, ordinairement la colique se renouvelle avec des symptômes presque toujours plus violents que ceux qui s'étaient d'abord manifestés ⁽⁶⁾.

XVII.

Après avoir détaillé les divers symptômes qui accompagnent cette maladie;

(6) M.^r de *Barthés* dit qu'une affection intermédiaire des nerfs à la moëlle de l'épine paraît avoir lieu sensiblement dans les coliques suivies de paralysie qu'*Hillary* a observé aux barbades. Ce dernier a vu dans ces coliques, que lorsque la douleur diminuait, la paralysie des extrémités commençait : que le malade ressentait de la douleur aux extrémités des épaules et aux muscles voisins, avec une sensation extraordinaire, une espèce de frémissement tout le long de la moëlle de l'épine, qui de là s'étendait bientôt jusqu'aux nerfs des bras et des jambes. Voyez *Hillary* observations, pag. 182.

nous devons rechercher quelles sont les véritables causes qui la produisent.

Le Docteur *Luzuriaga*, célèbre praticien de cette Capitale, a écrit sur cette colique. Son ouvrage est consigné dans le premier volume du recueil de l'Académie Royale de Médecine de Madrid. Ce mémoire ne laisserait rien à désirer si, parmi les pénibles recherches que ce savant a faites sur les causes occasionnelles de cette affection morbifique, il avait admis celle qui me paraît être la plus ordinaire, sans cependant que je prétende l'admettre d'une manière exclusive; mais c'est seulement de l'abus des substances métalliques qu'il fait dépendre la cause de cette maladie. L'auteur a surtout développé avec beaucoup de soin l'action des préparations de plomb sur le système nerveux et sur les fibres musculaires : on doit en outre savoir gré au Dr. *Luzuriaga* d'être entré jusques dans les moindres détails relativement aux poisons métalliques et d'avoir prouvé que la santé publique exige, de la part du gouvernement, la plus stricte surveillance pour faire cesser les abus provenant de ces substances.

XVIII.

Avant de faire connaître mon opinion sur la cause la plus ordinaire à laquelle j'attribue cette colique, je crois devoir faire l'énumération des diverses substances métalliques que l'on a sans doute trop généralement considérées comme étant l'unique cause de cette affection.

XIX.

On connaît depuis long temps le danger des sels métalliques. Un grand nombre d'auteurs et notamment *Ramazzini* ont écrit sur ce sujet. Personne n'ignore que les vaisseaux de cuivre et ceux de terre recouverts d'un mauvais vernis ont fait et font encore tous les jours nombre de victimes. Les acides attaquent plus ou moins ces vaisseaux, ils en sont décomposés en partie; et de cette décomposition résultent du vert de gris (oxide de cuivre vert), ou d'autres sels qui sont de véritables poisons (7).

(7) Le plomb réduit en chaux ou oxide, forme avec l'acide acéteux un sel d'une saveur sucrée qui est extrêmement nuisible. Je l'ai vu produire des tremblemens, &c.

Ces abus existent partout et peut être plus en Espagne qu'ailleurs. J'ai été témoin d'un fait que je crois devoir rapporter; il y a quelques mois je fus dans un café pour y prendre une limonade; j'éprouvai peu de temps après l'avoir prise, des coliques assés vives: dans la même semaine je fus appelé par différentes personnes pour leur donner mes soins; elles étaient atteintes de la même maladie, qu'elles avoient contractée dans le même café; je m'informai de la manière dont on préparait ces sortes de boissons et j'appris qu'on les faisait avec du jus de citron, gardé depuis long temps dans des vases de terre recouverts d'un mauvais vernis. L'on a même vu préparer ces boissons avec l'acide sulfurique, qui sans doute est mis dans des vases dont le vernis est attaqué par cet acide.

XX.

On a dit, et cela est vrai, que les espagnols mettent tous les jours dans leur pot au feu, des pois chiches nommés *garbanzos*, qu'ils font cuire avec la viande. *Mr. Proust* a observé à cet égard que ce légume contient un acide. Il a même

prouvé que cet acide attaque le vernis du pot fait avec l'oxide de plomb et qu'il noircit ce que l'on y fait cuire lorsque le pot dont on se sert est neuf ; j'en ai répété moi même l'épreuve.

XXI.

On a la mauvaise habitude de garder le vinaigre dans des vases recouverts d'un mauvais vernis.

XXII.

On sait que les mortiers de bronze dont on se sert pour pulvériser les drogues, laissent échapper par une forte et continuelle trituration des particules métalliques, qui se mêlent avec ces drogues : or l'usage général en Espagne est de piler le sel, le poivre, le café et les autres épiceries dans des mortiers de ce genre.

XXIII.

C'est le résultat de la combinaison du cuivre avec les acides végétaux qui s'insinue le plus souvent et d'une manière imperceptible dans l'estomac, par le moyen de la déglutition. Personne n'ignore que presque tous les végétaux contiennent plus ou moins d'acide et qu'il faut éviter avec le plus

grand soin de les laisser séjourner dans des vaisseaux de cuivre ou de terre recouverts d'un mauvais vernis. Je me rappelle avoir donné mes soins, il y a quelques années à Paris, à un jeune homme qui était tourmenté d'une colique très vive, pour avoir mangé de l'oseille qu'on avait laissé séjourner dans un vase de cuivre, d'où était résulté de l'oxide de cuivre vert. L'acide de l'oseille est, comme l'on sait, plus fort que celui de beaucoup d'autres végétaux.

XXIV.

Le poisson frais qu'on apporte à Madrid pendant l'été est, dit-on, mis avant de sortir des ports d'où on le tire, dans une dissolution de *sulfate d'alumine* et de *potasse*, on fait ensuite cuire ce poisson dans des ustensiles de cuivre ou de terre mal vernissés ; d'où résulte une plus ou moins grande décomposition.

XXV.

Le lait est encore un objet auquel on ne fait pas assés d'attention : car pour le rendre plus épais on y mêle différentes drogues, surtout des substances contenant un

acide ; on laisse ce lait plus ou moins de temps dans des vaisseaux attaquables par les acides, on le fait même cailler dans ces sortes de vases où il se forme de l'oxide de cuivre vert ou d'autres sels métalliques.

XXVI.

Enfin le Docteur *Navier* est entré dans les moindres détails relativement aux dangers auxquels l'usage des ustensiles de cuivre expose : il a même prouvé que l'étamage, outre qu'il ne garantit pas toujours la dissolution du cuivre sur lequel on l'applique, est lui même un poison, parce qu'il n'y a pas d'étain, même celui de *malac* qui passe pour le plus fin, qui ne contienne de l'arsenic, le plus commun des poisons minéraux.

XXVII.

Le Docteur *Thierry*, dans son ouvrage déjà cité au paragraphe premier de ces recherches, croit que la colique de Madrid ne peut pas être occasionnée par l'usage

(8) Ce sel est formé d'une terre argileuse unie à l'acide sulfurique, il a une saveur stiptique ou astringente.

des vins du pays, parce que dit-il, ces vins ne s'aigrissent pas et que les espagnols sont d'ailleurs d'un caractère trop franc pour tromper le public en les falsifiant. On assure, il est vrai, que les vins de la Manche, dont on use beaucoup dans cette ville, sont très bien préparés ; mais il n'en est pas de même de ceux qui se font dans les environs de Madrid. *Hoffmann* a écrit sur les vins des environs de cette capitale et il a dit à ce sujet : *vina quæ circa Madrid proveniunt austeriuscula esse, minus dulcia et citius etiam accessere in calidis locis.*

XXVIII.

Les Marchands pour pouvoir se débarrasser de leur vin aigri, dont ils ne sauraient faire que du vinaigre, y mettent le plus ordinairement de l'oxide de plomb demi vitreux (litharge). Il serait facile de se convaincre de cette falsification en employant les procédés connus.

XXIX.

Les anciens ont regardé, comme une des causes de la colique, l'eau qui passe dans des tuyaux de plomb ; parce

qu'il s'y forme, disent-ils, de la céruse.
*Quod ex eo nascitur cerusa, itaque mi-
 nimè fistulis plumbeis aqua duci videtur,
 si volumus eam habere salubrem.*

XXX.

Guillaume Bowles dans son introduc-
 tion à l'histoire naturelle et à la géographie
 physique de l'Espagne, a bien dit, qu'on
 trouve entre Madrid et les monts carpen-
 tains ou montagnes de Guadarrama des mi-
 nes de plomb et d'argent: d'après cela
 plusieurs personnes ont cru que l'eau qui
 passait par dessus ces mines, pouvait être
 une des causes de la colique de Madrid;
 mais ce naturaliste observe, relativement à
 l'eau, que de toutes les expériences que la
 physique et la chymie ont faites pour en
 éprouver le degré de salubrité, il n'en est
 pas de plus certaine que de s'assurer si
 elle cuit bien les légumes et fait prompte-
 ment mousser le savon; car, malgré que
 l'eau paraisse claire et limpide, si elle con-
 tient quelques particules terreuses ou miné-
 rales, elle ne cuira point les légumes ni
 ne fera promptement mousser le savon.
 L'eau que l'on boit à Madrid est très pure

et légère, elle n'occasionne par conséquent
 aucune incommodité et n'altère nullement
 la constitution des habitans de cette ville.
 L'eau arrive à Madrid des montagnes voi-
 sines et filtre pendant sept à huit lieues à
 travers un terrain graveleux et de sable,
 qui, loin de lui communiquer des matières
 hétérogènes, l'épure. Je ne connais point la
 raison pour laquelle l'ancienne cour donnait
 la préférence à l'eau de la fontaine del
berro dont elle faisait usage même dans les
 diverses maisons de plaisance où elle allait
 passer plusieurs mois. *Guillaume Bowles*
 observe seulement que l'eau des fontaines
 de la ruë *Saint Louis* et celle de la ruë *an-
 cha San Bernardo* passe sur quelques
 bancs de terre glaise.

XXXI.

Après avoir fait l'énumération des di-
 verses substances métalliques auxquelles
 on a trop généralement attribué la cause
 de la colique, on est forcé de conve-
 nir que les mêmes abus existent dans tous
 les pays; cependant il n'y a que peu de
 villes où la colique se montre aussi fré-
 quemment et d'une manière aussi cruelle qu'à

Madrid : il faut donc en rechercher ailleurs la véritable cause, c'est-à-dire celle qui peut réellement faire donner à cette affection morbifique le nom de colique de Madrid. Je ne sais pourquoi les médecins de cette capitale, qui jouissent à juste titre de beaucoup de célébrité, n'ont pas reconnu dans leurs écrits d'autres causes que celles qu'ils ont trop généralement fait dépendre des substances métalliques.

XXXII.

Madrid par sa position, sur le terrain le plus élevé entre les deux mers ⁽⁹⁾, distant d'environ huit lieues des montagnes de Guadarrama, est continuellement exposé à toutes les variations de l'atmosphère et surtout au vent du nord qui passe sur les monts carpentains presque toujours chargés de neige. Ces vents soufflent constamment et d'une manière très violente pendant l'hiver ; ils sont très froids, secs et pénétrants, sur tout après la moindre pluie,

(9) Je ne pense pas dit le Docteur *Thierry*, qu'il y ait beaucoup d'erreur à porter à deux mille pieds l'élévation du sol de Madrid au dessus du niveau de la mer,

ce qui arrive très souvent. L'on voit d'après cela, combien les variations de l'atmosphère doivent être grandes et brusques dans le climat de cette capitale. On y est habituellement exposé à endurer la différence de quinze à dix huit degrés de température du matin au soir, et selon la remarque du Docteur *Thierry*, cette différence peut s'étendre jusqu'à 40. degrés du thermomètre de Réaumur, ce qui cependant n'a pas lieu en été, mais au printemps et plus rarement quand le ciel est nébuleux et la constitution de l'air humide. Ces changemens subits et considérables dans l'atmosphère sont, je n'en doute point, la véritable cause ou du moins la plus ordinaire de la colique : car si elle n'était due qu'aux substances métalliques, pourquoi cette maladie ne ferait elle pas les mêmes ravages à quelques distance de cette ville, à *Ségovie* par exemple, à *Tolède* où les médecins du pays assurent qu'ils n'en observent presque pas ?

XXXIII.

L'on a remarqué que cette colique s'est principalement fixée à *Poitiers* et à *Madrid*,

parcé que ces deux villes sont prèsque dans la même position, c'est à dire sur un terrain très élevé, exposées à tous les vents et surtout à ceux du nord, qui suppriment très brusquement l'insensible transpiration. On connaît à cet égard la correspondance de l'organe cutané avec les intestins. *Hipocrate* avoit observé leurs rapports, leur influence réciproque et l'on voit tous les jours, dit *Cullen*, que dans les maladies des intestins les plus désespérées, le rétablissement des fonctions de l'organe de la peau a souvent arraché à la mort des victimes qui lui semblaient dévouées.

XXXIV.

Un Médecin a dit, «que depuis que
«*Sanctorius* avait publié ses expériences
«sur l'insensible transpiration, l'on avait
«insisté sur l'importance de cette sécrétion,
«comme si la santé ou la maladie dépen-
«daient de la transpiration bien ou mal ré-
«glée: il observe que ce fluide qui se sé-
«pare du sang en plus ou moins grande
«quantité a été regardé comme purement
«excrémentiel et que cependant il exis-

«tait à peine une maladie connue que l'on
«n'eut fait dépendre de cette cause.»

XXXV.

Mais il est hors de doute qu'il importe à la parfaite santé que la transpiration ne se supprime: puisque on voit à chaque instant résulter de cette suppression des maladies sans nombre qu'il serait trop long de rapporter ici. Les auteurs de l'histoire des maladies de *Breslau*, excellens observateurs disent, que l'arrêt de la transpiration et de la sueur est la cause occasionnelle la plus ordinaire de la colique, qui devient même quelquefois épidémique dans les variations brusques de l'air chaud au froid ou du sec à l'humide. ⁽¹⁰⁾ Le Docteur *Thierry* et un autre médecin du pays qui a écrit sur les maladies des deux Castilles, ont vu cette maladie regner épidémiquement à Madrid et durer pendant près d'un an ⁽¹¹⁾: le pre-

(10) *Historia morborum Wratislau.*

(11) In Moravia, Silesia, maximaque inferioris Germaniæ parte ea seculo xvi sævit, ut constat ex litteris *Cratonis* de paralyti ex colicâ. In lotharingiâ sæpius eam occurrere *Carolus Piso* testatur. In anglia pariter *Willisius*, &c. Taceo ejusmodi plures epide-

mier a observé que les personnes qui se décidaient à changer de climat en étaient délivrées pour toujours. Nouvelle preuve que le climat de Madrid est la cause la plus occasionnelle de cette maladie ⁽¹²⁾. C'est au dérangement de la transpiration que *Charles le Pois* rapporte la colique endémique qui régna de son temps dans le monastère de *Valombreuse* ⁽¹³⁾. Cette colique avait beaucoup de rapport avec celle du Poitou; et de *Haën* a vu souvent celle-ci reconnaître pour cause un froid subit ⁽¹⁴⁾. Cette colique de *Surinam* où les habitans qui sont accablés le jour par une chaleur extrême, s'exposent imprudemment au froid de la nuit, cette colique, dis-je, n'est elle pas due à la suppression de l'insensible transpiration

mias, quæ abbevillæ 1554, et in picardia in 1572, grassatæ sunt. Vid. *Vogel* de cognoscendis et curandis morbis, &c. pag. 348.

(12) Le changement d'air peut être dangereux aux personnes dont les forces sont déjà très affaiblies. *Piquet* a vu plusieurs fois des personnes ainsi affaiblies, succomber à l'altération qu'un nouvel air produisait dans leur constitution.

(13) De morb. a colluv. seros.

(14) De colicâ pictonum, cap. 11. §. 11.

et ne la voit-on pas souvent dégénérer en accès épileptiques et paralytiques? On a observé à *Naples* certaine colique accompagnée de symptômes d'une parfaite analogie avec ceux de la colique de Madrid, que les médecins du pays n'attribuent qu'à la suppression de la transpiration.

XXXVI.

Feu mon ami le Docteur *Vidal*, Médecin du plus rare mérite, qui fut un des rédacteurs des mémoires de l'Académie Royale de *Berlin*, praticien à *Marseille*, enlevé à l'humanité et à ses amis par une mort prématurée, assure n'avoir presque jamais vu la colique survenir chez les ouvriers qui traitent les préparations de plomb, que par l'impression du froid ou de l'humidité. La même cause donne lieu, je le répète, à la colique de *Surinam* décrite par *Herbert* ⁽¹⁵⁾: aussi la sueur est-elle une crise fréquente de la colique comme l'observent *Frederic Hoffmann* ⁽¹⁶⁾,

(15) V. Tronchin de la colique du Poitou.

(16) De quartanâ, epicrisis. ad obser. 11.

Vanswieten ⁽¹⁷⁾ et d'autres. Mais pourquoi multiplier les autorités? L'observation journalière ne nous apprend-elle pas que le froid fait très souvent naître la colique subitement, lors même que les premières voyes sont en bon état?

XXXVII.

La suppression de la transpiration est aussi la cause la plus ordinaire des cours de ventre. En prenant pour exemple la dysenterie; l'on voit que c'est de cette suppression que les plus célèbres médecins l'ont toujours fait dépendre, depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours. Voyez *Galien*, *Paul d'Egine*, *Sanctorius*, *Bontius*, *With*, *Sydenham*, *Baglivi*, *Huxam*, *Pringle*, *Monro*, *Cullen*, *Zimmermann*, *Lorents &c.* *Pringle* nous apprend que l'armée anglaise victorieuse à *Dettingue* en fut attaquée pour avoir été exposée à la pluye sur le champ de bataille où elle passa la nuit en plein air. *Hillary* et *Hugues* ont observé qu'elle devient épidémique aux Antilles lors-

(17) Comment. §. 964.

qu'un vent frais succède aux grandes chaleurs. Enfin la suppression brusque de la transpiration est une cause très fréquente des maladies spasmodiques. Le *Beriberii* et le *Tetanos* dans l'inde sont occasionnés par un vent frais après de grandes chaleurs ⁽¹⁸⁾. Le *Tetanos* endémique dans la Caroline est causé par le froid de la nuit ⁽¹⁹⁾; et toutes les causes qui dérangent l'excrétion cutanée, l'eau froide, un vent froid, un temps humide et nébuleux renouvellent les paroxismes des maladies spasmodiques.

XXXVIII.

Les manteaux que les espagnols portent indistinctement dans toutes les saisons peuvent être eux mêmes une cause prédisposante à cette colique; car, envelopés dans leurs manteaux, s'ils les quittent étant en sueur, et s'ils s'exposent aux moindres courans d'air ou au froid, il n'y a pas de doute

(18) Bontius de medic. indorum.

(19) Recherches et observations de la société médicale de Londres, tom. 1. art. 12. *Morgagni*, de sedibus et causis morborum: Epist. 10. art. 3. où il parle de trois hommes attaqués de tetanos pour s'être exposés à l'air froid étant pris de vin. *mero calentes*.

que la transpiration ou la sueur se supprimera et refluera sur l'estomac ou sur les intestins, qui ne tarderont pas d'en être plus ou moins incommodés selon que ces viscères seront plus affaiblis.

XXXIX.
La constitution de l'année peut aussi contribuer à produire ou à développer cette colique. *Paul d'Egine* et *Avicenne* disent que la colique fut générale dans certaines années, que même plusieurs personnes en furent les victimes et que d'autres restèrent paralytiques des extrémités supérieures et inférieures. *Hussam* parle des constitutions épidémiques et remarque qu'elles produisaient la colique. Le Docteur *Bouvard* avait observé qu'à Paris il se passait plusieurs fois des années entières sans que l'on eut à traiter une colique causée par les substances métalliques. Cette observation est parfaitement conforme à celle de mon ami le Docteur *Vidal*, dont j'ai parlé au paragraphe XXXVI; et prouve, si je ne me trompe, que la constitution de l'air n'était pas propre ces années là au développement de cette affection morbifique; car personne

n'ignore qu'il existe à Paris plus qu'ailleurs des abus, non seulement pour ce qui est de la falsification des vins, mais aussi pour tout ce qui a rapport aux substances métalliques: à Madrid au contraire, il ne se passe pas d'année, de mois, pas même de jours où l'on n'éprouve cette colique, parce que les variations de l'atmosphère y sont, pour ainsi dire, continues.

XL.

Mais à *Aranjuez*, a t-on dit, dont le climat est différent de celui de Madrid et où les causes locales ne concourent pas à produire de si grandes, de si brusques et d'aussi fréquentes variations dans l'atmosphère, on y éprouve de même la colique, quoiqu'à la vérité, elle y soit beaucoup moins commune qu'à Madrid: mais l'eau seule à *Aranjuez* est dans le cas de donner la colique; puisque, comme l'observe le naturaliste *Guillaume Bowles*, on y boit de l'eau du Tage qui, en passant à travers des montagnes, en dissout et en retient différents sels; tels que le sulfate de soude, le sulfate de magnésie, sélénite, &c. qui ren-

dent cette eau impropre, non seulement pour la boisson, la cuisine, mais même pour la lessive. Ce savant a remarqué que beaucoup plus bas que *Tolède*, toutes ces particules salines disparaissent entièrement : aussi a-t-il proposé avec raison de purifier l'eau d'*Aranjuez*. Je ne connais point ce site, mais, d'après ce que j'en ai appris, il n'y a pas de doute que la grande quantité d'eau, de lacs et de marécages qui sy trouvent, ne rendent ce pays mal sain en été : j'en juge d'après le nombre de soldats de la garde qui, après y être restés quelque temps en garnison, en rapportent des fièvres de mauvais caractère, des cours de ventre, des coliques, des enflures, &c.; ainsi que j'ai malheureusement occasion de l'observer tous les jours dans l'hôpital de la garde où ces militaires sont reçus.

XLI.

En 1768, 69 et 71. on observa à Madrid des coliques convulsives, des diarrhées avec douleurs, des fièvres aiguës accompagnées de douleurs dans le ventre avec un fort tenesme, lesquelles se terminaient par un état de grande faiblesse,

d'engourdissement dans les extrémités inférieures, ce qui fit regarder cette colique comme tenant à une affection rhumatismale, convulsive, se portant sur les intestins, étant parfois compliquée d'affection bilieuse, surtout lorsqu'elle règne pendant l'été.

XLII.

Il y a entre le physique et le moral de l'homme une réciprocity d'actions bien connue: aussi les passions vives ou tristes, outre les effets pernicious et sans nombre qu'elles produisent si souvent, ont sur le bas ventre une influence particulière : ainsi, par exemple, on voit tous les jours qu'un violent accès de colère donne lieu à des hémorragies, à des douleurs, à des convulsions ; la mort, a même plus d'une fois été la suite de cette passion. On peut donc considérer les passions comme une des causes de la colique. *Citois*, médecin de Louis XIII, rapporte que les habitans du Poitou qui éprouvaient des peines, des inquiétudes, étoient plus disposés que les autres à contracter cette affection.

XLIII.

On a demandé pourquoi on reconte à Madrid tant d'hypocondriaques et d'hystériques. Un médecin de cette ville en trouve la cause dans les substances métalliques et il demande, si le bien être qui résulte dans ce cas du changement de climat, ne pourrait pas être attribué, à ce que les malades cessent de recevoir insensiblement par les alimens, quelque poison métallique (20).

(20) On voit à Montpellier, des femmes qui travaillent à la préparation du verd de gris, faire impunément leur nourriture habituelle d'alimens qui sont infestés de cette poussière (Barthez). « *Mr. de Corvisart* observe, avec raison, qu'il est un pouvoir de l'habitude, qui peut contrebalancer jusqu'à un certain point les inconvéniens des arts et métiers les plus dangereux; que l'action délétère des poisons &c. semble s'émausser insensiblement sur nos organes et il ajoute: que l'*idiosyncrasie* ou une disposition particulière inconnue, défend contre ces agens délétères: ainsi par exemple, on voit dit il, des ouvriers traiter le plomb impunément, sans prendre aucune précaution et pendant de longues années." Vid. *Corvisart nouvelle méthode pour reconnaître les maladies internes de la poitrine par la percussion &c.* pag. 189. On connaît les exemples célèbres de mithridate, d'une vieille d'*Athenes* qui s'était accoutumée à la cigue, &c.

Mais ne pourrait-on pas dire, avec plus de raison, que dans le climat de Madrid la sensibilité est beaucoup plus prononcée, non seulement à cause de sa chaleur, mais aussi parce que l'air de ce pays est extrêmement subtil, pénétrant et ne peut, par conséquent, convenir aux personnes qui sont disposées à l'hypocondriacé, à l'hystérisme, dont, je le repète, la sensibilité du système nerveux est excessive, ni aux poitrines faibles, ni en général à ceux dont les nerfs sont très irritables (21). Le climat de cette capitale est donc contraire au tempérament chaud et sec de ses habitans. Le Docteur *Pinel* observe avec raison, que les climats brulants de l'Inde, de la haute Egypte, les côtes de Barbarie, la Palestine, les isles de la Grèce, les départemens méridionaux de la France, sont en général les plus propres à faire contracter des affections hypocondriaques. On

(21) Aussi est-t-il facile de voir dit, *Barthez*, que les grandes et fréquentes variations de l'air doivent être extrêmement nuisibles aux personnes attaquées de maladies chroniques, ou qui portent déjà avec elles une disposition aux maladies de langueur.

a remarqué, dit-il, dans une topographie médicale de l'Auvergne, que les habitans de ces contrées qui vont travailler en Espagne ou dans la partie méridionale de la France, deviennent hypocondriaques, mélancoliques ou maniaques, après un long séjour dans ces climats : le retour dans la température froide de leur patrie les calme ou les guérit.

XLIV.

On a dit, que de toutes les espèces de coliques, il n'y avait que celle qui était produite par les substances métalliques qui fut dans le cas de donner lieu à l'épilepsie et à la paralysie ; mais personne n'ignore que les sels métalliques ne sont pas les seuls agens de l'atonie du genre nerveux ; puisque, sans compter les causes morales qui l'affaiblissent singulièrement, on sait que l'ivrognerie, par exemple, la compression du cerveau, l'air froid et humide, la suppression des évacuations habituelles, &c. sont autant de causes affaiblissantes qui, par conséquent, peuvent produire la paralysie et l'épilepsie ; ainsi qu'on en trouve un grand nombre d'exemples

dans la plupart des auteurs : je me contenterai d'en rapporter deux. » Quelques » soldats dit *Monro*, pour avoir passé des » nuits sur la terre humide et avoir fait » leur service pendant une température » froide et humide, furent attaqués de dou- » leurs et d'engourdissement par tout le » corps, ils perdirent même l'usage de leurs » membres ; ce qui chez plusieurs, fut suivi » de la paralysie des extrémités." *Pringle*, raconte que » nombre de soldats furent » atteints d'épilepsie, causée par les longues » marches forcées pendant les chaleurs ; et » parce qu'ils couchaient ensuite sur la terre » froide et humide, exposés aux vapeurs » de la nuit."

XLV.

Les maladies du bas ventre ont une influence particulière sur les extrémités inférieures : aussi l'engourdissement de ces parties est-il souvent la suite de la colique et du *cholera morbus* : cette dernière maladie, peut bien être occasionnée quelquefois par les sels métalliques ; mais elle reconnaît plusieurs autres causes. *Huxam* avait vu à *Plimouth* et dans ses environs plu-

sieurs épidémies de coliques qui se terminaient par la paralysie. *Selle* nomme colique rhumatismale une espèce de colique accompagnée de constipation opiniâtre et de douleurs très vives, qui entraîne facilement, après elle, la paralysie des extrémités inférieures. *Lind*, en parlant du mal de ventre sec, dit que la paralysie était la suite de cette colique. *Strack* qui attribue la colique du Poitou exclusivement à la goutte s'exprime ainsi: *ad exitum doloris pedes paralytici evenerunt; crura post, femora deinde, denique ilea, quæ adeo motu et sensu caruere, ut ea scindere urereque potuisses.* Dans toutes les observations de *Strack* on voit la paralysie être la suite de la colique dont il parle. On doit donc conclure que la paralysie et l'épilepsie peuvent être la suite de coliques reconnaissant diverses causes.

XLVI.

La variété des couleurs de la matière rendue par le vomissement, dont j'ai parlé dans le paragraphe VII, a fait croire à plusieurs, qu'elle était produite par l'augmen-

tation de la sécrétion du suc gastrique qui se mêlait avec la bile et les sels métalliques; mais on observe journellement des vomissemens de diverses couleurs, qui ne dépendent que de la grande irritation ou peut être de l'état de spasme de l'estomac et des intestins.

XLVII.

Après avoir fait l'énumération des diverses causes qui peuvent donner lieu à la colique dont je parle; je crois pouvoir en déduire, que la cause occasionnelle la plus ordinaire, c'est à dire, celle qui peut véritablement lui faire donner le nom de colique de Madrid, dépend de la position topographique de cette capitale et des grandes, brusques et fréquentes variations de l'atmosphère. Il me reste à parler du traitement.

XLVIII.

La première indication à remplir est, sans contredit, d'évacuer doucement les matières contenues dans l'estomac et d'y parvenir sans augmenter l'irritation déjà existante dans ce viscère: à cet effet, je ne crains pas

de faire donner par cuillerées et par intervalles, la dissolution d'un grain de tartre de potasse antimonié, dans six onces d'eau pure, ou d'eau de camomille. Dès qu'une ou plusieurs cuillerées ont provoqué ou facilité le vomissement, on doit discontinuer ce remède et faire boire abondamment de l'eau tiède. On a objecté que ce moyen augmentait l'irritation de l'estomac; je réponds, d'après mon expérience, que ce remède donné de la manière dont je viens de le dire, fait cesser les efforts souvent inutiles du malade pour pouvoir vomir; et qu'il procure l'évacuation des matières, sans augmenter l'irritation: il agit de plus comme antispasmodique et tonique (à cette dose), ainsi que je crois l'avoir prouvé, dans un mémoire sur la fièvre pernicieuse qui régna à Marseille en l'an 8. L'on sait combien il importe, dans la colique dont je parle, de détruire l'état de spasme et de porter du centre à la circonférence la matière de l'insensible transpiration. Ce moyen est d'autant plus avantageux, qu'il est dans le cas, d'après l'autorité de *Baldinger*, de prévenir la paralysie: aussi dans le cours de

la maladie, je fais prendre journellement et avec succès une cuillerée de ce remède dissout dans huit onces d'eau, que l'on donne deux ou trois fois par jour⁽²²⁾.

XLIX.

Dès que le vomissement a cessé, l'on prescrit des boissons adoucissantes et mucilagineuses, telles que l'eau de poulet chaude ou du petit lait chaud. L'eau de poulet doit être faite avec six pintes d'eau pour un poulet, ce qui la rend plus légère et ne lui laisse aucun goût de chair. On fait sur la région épigastrique des fomentations émollientes et antispasmodiques, qui doivent être continuées le plus longtemps possible.

L.

Le meilleur remède que l'on puisse administrer, après avoir calmé le vomissement, c'est l'opium dépouillé de ses parties acres et résineuses, sans que ses parties extractives aient été altérées. On doit avec

(22) On a vu la paralysie suite de la colique céder à l'usage du tartre de potasse antimonié dissout dans l'eau et pris par cuillerées. (Klein, ratio select. medic. p. 255.)

d'autant plus de raison prescrire ce remède, que la première indication à remplir, après l'évacuation des matières contenues dans l'estomac, est de calmer la douleur : à cet effet, on donne une petite quantité d'extrait gommeux d'opium, en répétant les doses à des distances plus ou moins rapprochées, selon les circonstances, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à calmer les douleurs. Mais, comme l'observe *Barthez*, une règle générale de pratique est : qu'autant l'opium est indiqué dans les affections spasmodiques qui dépendent surtout de l'excès de la sensibilité ; autant son usage peut augmenter le spasme qui reconnaît pour cause principale l'excès de la mobilité universelle dans ce dernier cas, ce remède doit être combiné avec les anti-spasmodiques. Je ferai remarquer de plus, que si on donnait une forte dose de cet extrait, il ne manquerait pas d'irriter au lieu de calmer : ainsi, on a observé dans la cure du *tétanos*, que lorsque ce remède était donné à une dose trop forte, il n'avait le plus souvent aucun effet narcotique sensible.

LI.

L'opium a eu le sort du quinquina ; les uns ont regardé son usage comme dangereux. Sa vertu a été considérée comme non déterminée. D'autres l'ont cru relâchant, plusieurs au contraire lui ont attribué une propriété tonique ; mais aujourd'hui aucun médecin n'ignore que le quinquina est le remède le plus tonique, quoique cependant il soit quelquefois purgatif. Une longue expérience a fait connaître que les effets de l'opium sont analogues à ceux du vin : aussi, dans l'Orient, remplace-t-il les liqueurs fortes, et ceux qui sont habitués depuis long-temps à son usage, s'ils n'en prennent point à l'heure ordinaire, éprouvent des langueurs, des anxiétés, dont *Boërhaave* dit, que le vrai remède est de leur faire boire du vin, auquel on ajoute un peu de poivre. Dans l'état de nos connaissances actuelles nous savons donc que l'opium, pris à une dose modérée, est tonique ; qu'il est le remède le plus convenable dans les douleurs ; qu'à cette dose, il est employé avec avantage contre les

évacuations trop abondantes ; qu'il est souvent très utile dans les hémorragies ⁽²³⁾, dans les convulsions, &c ; enfin qu'il est le meilleur antispasmodique : *opium quoque antispasmodicorum princeps, spasticam nervorum contractionem egregie solvit*, dit de *Haën*. Aussi convient-il parfaitement dans la colique dont je parle.

Un médecin espagnol, qui a écrit sur cette maladie, pense que l'opium retarde la terminaison de la colique ; mais comme il n'en donne aucune preuve, ni aucune raison satisfaisante, je crois que son opinion est dénuée de fondement, et qu'on peut, par conséquent, se dispenser de la combattre : car, de tous les auteurs que j'ai consultés à ce sujet, il n'en est que deux, dont *Baglivi* est du nombre, qui se déclarent

(23) Si cependant le système des forces était affecté d'un excès de mobilité, M. *Merli* observe avec raison, qu'alors l'usage de l'opium renouvèlerait les hémorragies, lorsque la fièvre leur est survenue ; et que dans les malades qu'une chaleur hectique consume, l'opium au lieu de procurer le sommeil cause une insomnie qui est quelquefois suivie du délire.

contre l'usage de ce remède ; tandis que de *Haën*, *Haller*, *Monro*, *Selle*, *Strack*, *Vanswieten*, *Baldinger*, *Dubois*, *Astruc*, *Citois*, *Pringle*, *Stoll*, *Buchan*, *Tissot*, *Vidal*, *Luzuriaga* et un grand nombre d'autres, s'accordent à considérer l'opium comme le meilleur remède contre cette maladie ; j'ai de plus en ma faveur l'expérience journalière.

LIII.

On objectera sans doute, qu'on a vu quelquefois, la colique de Madrid ne point céder à l'action de ce moyen ; ma réponse ne peut être longue. Le quinquina et le mercure guérissent ils constamment ? et cependant s'il est en médecine des spécifiques, on peut bien, sans contredit, mettre ceux ci au premier rang : j'observerai seulement que c'est au médecin à distinguer les cas où il faut employer l'opium, de ceux où son usage serait inutile ou même nuisible.

LIV.

Le médecin espagnol dont j'ai parlé au paragraphe LIII, croit que dans les plus fortes douleurs, le meilleur de tous les calmans est le demi-bain, le bain en

tier d'eau tiède. Il n'y a aucun doute qu'on ne doive mettre en usage ce moyen; mais on ne saurait disconvenir aussi, que l'opium ne produise un effet calmant beaucoup plus prompt; et qu'il n'agisse d'une manière beaucoup plus directe. Il est d'ailleurs assés ordinaire de voir que le malade ne peut, à cause des grandes douleurs dont il est tourmenté, rester dans aucune position, comment pourrait-il, dans ce cas, se tenir dans le bain? Je dois observer ici que j'ai vu des individus à qui les bains étoient nuisibles.

LIV.

Si l'usage prudent de l'opium ne calme pas les douleurs et si le vomissement continue d'une manière inquiétante, il faut de suite recourir aux *anti-émétiques* connus, parmi lesquels on a recommandé de boire la décoction de pain d'avoine fait sans levain et qui, en grillant, ait acquis la couleur du café, sans cependant qu'il soit brûlé; ce remède est, selon *Pringle*, efficace pour arrêter le vomissement. Je ne l'ai indiqué que, parce que très souvent les *anti-émétiques* les plus usités ne réussissent point.

Dès qu'on est parvenu à calmer le vomissement, il faut revenir à l'usage de l'opium, en augmenter graduellement la dose, selon les circonstances, jusqu'à ce que les douleurs soient entièrement calmées.

LVI.

Si, malgré les moyens que je viens d'indiquer, la colique devient rebelle, il sera convenable de donner le camphre, auquel on ajoutera la troisième partie de laudanum liquide ou d'extrait gommeux d'opium, dont on formera des pillules.

LVII.

On sera parfois obligé d'en venir à l'application d'un large vésicatoire, ou d'un synapisme, ou même d'une ventouse sur le bas ventre: ces moyens sont les plus efficaces pour faire cesser le spasme, lors même qu'il n'est pas accompagné d'inflammation. Leur usage n'empêche pas celui des bains chauds, puisqu'il ne peut nuire à la partie sur laquelle on a appliqué le vésicatoire &c.

LVIII.

Autant l'opium est utile dans le cas dont je viens de parler, autant son usage serait dangereux s'il était administré dans

les douleurs accompagnées de beaucoup de fièvre, avec des symptômes inflammatoires; tels, par exemple, que l'inflammation du foie, &c. enfin, là où, la circulation étant accélérée, le sang se porte avec impétuosité vers les parties souffrantes: aussi l'on n'ignore pas, que l'opium est dangereux dans le rhumatisme aigu et qu'il est au contraire très utile dans celui qui est chronique. *Sydenham* a très bien observé à ce sujet que là où la force vitale est au-dessus du naturel, il faut la modérer par le régime éminemment antiphlogistique; mais que là, où la nature est languissante et qu'il y a dans le corps des mouvemens irréguliers, il faut donner du ton et régler les forces: aussi, dans ce dernier cas, l'opium sera le moyen le plus prompt pour y parvenir.

LIX.

Les purgatifs *drastiques* ont, sans doute, quelquefois réussi dans certaines coliques, mais ils peuvent avoir les plus mauvais effets dans celle de Madrid, qu'on peut regarder comme spasmodique: ils peuvent même devenir dangereux, en ce qu'ils augmentent

l'état d'irritation et de spame et qu'ils renouvèlent presque toujours le vomissement; sans parler de l'inflammation et des érosions qu'ils sont dans le cas de produire dans l'estomac et les intestins; enfin, ils laissent le plus souvent le malade dans une très grande faiblesse, accompagnée de tremblemens, comme j'ai eu souvent occasion de l'observer. L'on a vu prescrire la scamonnée; et cependant l'on sait, d'après l'observation de *Boërhaave* et celle de *Vanswieten*, que cette substance cause une prompte dissolution du sang, le réduit en sérosité, faisant rendre des excrétions aqueuses et d'odeur cadavéreuse: ce remède agit par une impression vénéneuse sur les forces vitales: »aussi, »dit *Barthez*, est-ce à raison de ce que la »sensibilité est beaucoup plus vivement »émue dans les pays chauds, que la pratique des médecins expérimentés y a établi un plus grand usage de remèdes narcotiques et de boissons tempérantes. Une raison contraire autorise parfois, dans les pays froids, l'usage des drastiques et des autres remèdes les plus actifs:» c'est ainsi, suivant *Linné*, que les *Lapons* pren-

nent dans les coliques spasmodiques; de l'huile de tabac qui, dans nos climats, est un affreux poison.

LX.

Galien a recommandé l'usage de l'eau froide dans les coliques. C'est sans doute comme antispasmodique et tonique, qu'il conseille ce moyen. *Septal* dit: qu'ayant été appelé pour un malade qui depuis dix jours souffrait considérablement de coliques, il lui prescrivit de l'eau à la glace pour boisson; qu'après l'avoir bue, le malade dormit quatre heures; que les douleurs furent ensuite moins vives, qu'elles cessèrent bientôt et que le malade se rétablit. On pourrait rapporter plusieurs observations qui prouveraient l'utilité de ce moyen; mais il suffit de dire, qu'on peut le tenter lorsque les remèdes qui ont été employés n'ont pas eu de succès.

LXI.

Si la colique est simplement produite par la saburre des premières voies, l'usage de l'opium ne convient pas; c'est dans ce cas que les vomitifs, surtout anti-moniaux, donnés avec précaution et par

cuillerées, sont les véritables remèdes contre cette affection morbifique.

LXII.

La colique peut occasionner la mort du malade lorsque les intestins viennent à s'enflammer et à se gangrener, ou lorsque leur inflammation se termine par induration ou par suppuration, ainsi qu'il y en a quelques exemples. L'état de gangrène peut avoir lieu sans que l'inflammation de ces viscères ait parcouru, d'une manière sensible, ses périodes ordinaires; dans ce cas, les bains chauds et l'opium ainsi que des frictions opiacées faites sur le ventre, sont des moyens très avantageux pour prévenir la gangrène.

LXIII.

L'opium donné sous la forme de lavemens est toujours utile dans cette colique.

LXIV.

Il ne faut pas négliger les linimens faits sur le bas ventre, avec l'huile d'amandes douces ou celle d'olive mêlée à la teinture thébâïque.

LXV.

Il peut y avoir des circonstances où les fomentations à la glace doivent être mises en usage ; mais c'est au médecin à décider quels sont les cas où ce moyen peut être employés utilement.

LXVI.

J'ai déjà fait remarquer qu'il faut éviter avec le plus grand soin les purgatifs irritans ; parce que cette colique qui est le plus souvent spasmodique, rhumatique, ne peut admettre pour sa curation de pareils remèdes ; mais en supposant que les laxatifs soient indiqués, ceux que l'on devra préférer sont l'huile d'amandes douces récente, celle de ricin ou *palma christi* ; en observant cependant, que si ces huiles, surtout celle de *castor* ou *ricin*, n'étaient pas fraîchement extraites, les symptômes de la maladie ne manqueraient pas de se renouveler.

LXVII.

Les bols de savon sont très souvent utiles ; je dois dire cependant qu'ils ne m'ont pas toujours réussi ; car j'ai vu

quelquefois après leur usage, les douleurs se faire sentir de nouveau ; mais, généralement parlant, ils produisent de bons effets.

LXVIII.

L'on a beaucoup trop proscrit la saignée ; car, lorsque c'est la violence des douleurs dépendantes d'un véritable état de pléthore, qui jette le malade dans une grande prostration de forces, on ne saurait douter de l'avantage de ce moyen.

LXIX.

Les bains de pieds sont le plus ordinairement avantageux à cause de la sympathie qui existe entre les extrémités et les intestins.

LXX.

Lorsque la pléthore n'est pas générale et qu'il n'y a dans les intestins qu'un obstacle à la circulation, lors surtout, que le malade est d'un tempérament bilieux, sujet aux hémorroïdes, qu'il est gras, menant une vie sédentaire ; l'application des sangsues à la marge de l'anus est un moyen très utile et l'on sait que l'opium agit plus spécifiquement, lorsqu'on l'administre après que les vaisseaux ont été désemplis.

LXXI.

Plus la maladie est de longue durée, plus on doit craindre la paralysie. Cette colique laisse parfois le malade dans une espèce d'imbecillité.

LXXII.

Je n'entrerai point dans le détail de tous les remèdes qu'on a mis en usage pour le traitement de la paralysie : les uns ont employé les résolutifs, les relâchants, les fortifiants pris intérieurement ou appliqués extérieurement : d'autres ont prescrit les antiscorbutiques, &c. : ces méthodes ont toujours été fort incertaines, et leur succès ne peut avoir lieu, qu'autant que les remèdes qu'on emploie, conviennent à l'état dominant des intestins qui accompagne cette paralysie ⁽²⁴⁾ : aussi j'observerai, d'après

(24) On observe dans la paralysie incomplète des extrémités qui succède à la colique, on observe, dis-je, que l'impuissance affecte principalement les muscles *supinateurs* et les *extenseurs* des doigts ; et qu'entre les muscles des jambes, les *extenseurs* sont surtout affaiblis. De *Haën*, dans son *ratio medendi*, a expliqué ce phénomène, qu'il a fait dépendre des

Barthez, que pour le traitement le plus heureux de la paralysie, succédant à la colique, il faut avoir principalement en vue, de combattre les causes de la colique qui subsistent dans un degré plus ou moins fort ; et travailler ensuite à rétablir, dans l'état naturel, les forces constantes et les fonctions des intestins. Cette méthode est la plus sûre et la plus directe, pour parvenir à dissiper la paralysie des extrémités ; et dans le cas même où elle ne suffirait pas, elle préparerait de la manière la plus avantageuse à l'application des

différences qui peuvent être dans le trajet et dans la compression des nerfs, qui vont aux divers muscles d'une même extrémité ; mais *Barthez* l'explique différemment ; il dit, que l'affection paralytique, produisant dans tous les muscles d'une même extrémité, une diminution de forces, analogue à celle qui cause le sommeil, fait que les muscles fléchisseurs, sont contractés par la dominance de leurs force tonique ; et qu'il se produit un relâchement relatif des muscles *extenseurs* des doigts et des jambes, ainsi que des *supinateurs* : qu'alors ces derniers muscles ont un plus grand désavantage pour se contracter, et qu'à mesure que l'affection paralytique devient plus grave, ils doivent cesser plutôt que leurs antagonistes d'être susceptibles de contraction vive.

divers remèdes. Dans ce dernier cas, il faut choisir de préférence ceux qui n'irritent pas trop le genre nerveux et qui ne raréfient pas le sang; aussi les bains d'eaux minérales, administrés avec prudence, seront-ils les moyens qui auront le plus de succès: c'est d'après ces principes qu'on a guéri des paralysies produites par la colique.

LXXIII.

Le plus souvent cette paralysie cesse au bout de six mois, quelquefois plutôt; lors même qu'on n'emploie aucun remède pour combattre cette affection; parce qu'à cette époque, sans doute, la cause morbifique est entièrement détruite.

LXXIV.

Pour éviter de contracter la colique dont je viens de parler, il est nécessaire de garantir, le plus qu'il est possible, notre corps des impressions vives de l'air et surtout des variations brusques et grandes de l'atmosphère: à cet effet, on doit conseiller de porter constamment de la flanelle sur la peau, de faire tous les matins avant de sortir du lit, des frictions sèches

sur le bas ventre: d'user parfois de quelque infusion théiforme chaude pour augmenter légèrement l'insensible transpiration.

L'équitation est un moyen qu'on ne saurait trop conseiller dans la convalescence de cette maladie et comme préservatif; parce que cet exercice soutient le corps dans son équilibre, et qu'il redonne le ton, lorsqu'il a été affaibli.

Les bains domestiques sont en général très avantageux.

Il faut entretenir la liberté du ventre et commettre le moins possible, des fautes dans le régime de vie.

Enfin l'usage de ces ceintures, que les espagnols appellent *fasa* ne peut qu'être fort utile dans la convalescence et pour se préserver de la maladie.

..... *Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.*

Horat. Epist. ad numicium.

F I N.

ERRATA.

- Page 3, ligne 10. la plus ordinaire, lisez, les plus ordinaires.
Page 5. ligne 20. lisez, les douleurs deviennent si fortes, qu'il semble.
Page 6. ligne 8. lisez, assez.
Idem - ligne 15. lisez, presque.
Page 12. ligne 18. dans la note, lisez, pression.
Page 14. ligne 6. lisez, cesse.
Page 14. ligne 4. de la note, lisez, a observées.
Page 17. ligne 21. lisez, mettent.
Page 20. ligne 20. lisez, ne peut être.
Page 25. ligne 21 et 22. lisez, qu'ils ne l'observent presque pas.
Page 36. ligne 17. de la note, lisez, de mithridate et d'une &c.
Page 37. ligne 10. lisez, excessive.
Page 47. ligne 16. lisez, mettre.
Page 54. ligne 5. lisez, peut être employé.
Page 54. ligne 10. lisez, admettre.

A MADRID

DE L'IMPRIMERIE DE THOMAS ALBAN ET DELCASSE,
Imprimeurs des Armées françaises en Espagne,
ruë de Carretas, N.º 31.